

Chronique (sans ironie) sur la prose sportive française

Jacques Bobet

Volume 10, Number 3 (57), May–June 1968

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60373ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bobet, J. (1968). Chronique (sans ironie) sur la prose sportive française. *Liberté*, 10(3), 175–187.

chronique (sans ironie)
sur la prose sportive française

J'ai longtemps conservé une coupure d'un hebdomadaire québécois qui disait:

«Les Black Hawks de Chicago ont compté leur premier point pendant que Béliveau purgeait une mineure sur le banc des punitions.»

Comme introduction au grand sport national, c'était corsé. Depuis, oh depuis! — il est coulé bien de l'eau sous le Pont Jacques Cartier et il s'est prononcé bien des paroles sur les balcons de l'Hôtel de Ville de Montréal.

Pour ma part, après avoir regretté de n'avoir pas été au Forum pour cet événement, j'ai compris qu'on y purgeait des mineures à tire-larigot deux fois par semaine, et 74 fois par an. On se blase de tout! Que même les ligues mineures purgeaient leurs propres mineures sur ce même banc! Que même les pee-wees, ou piouis, ou petits pitous y purgeaient aussi leurs petites pitounes. Cet âge est sans pitié.

De leur côté les chroniqueurs sportifs canadiens ont joliment fourbi leur vocabulaire et leur syntaxe durant ces quelques années.

Mais pourtant... pourtant... Avec tant d'échanges culturels ces derniers temps, entre la France et le Québec, ça va arriver: on va échanger des chroniqueurs sportifs et même après tant d'eau sous les ponts, je crois, (si jamais le style français s'installe dans les revues sportives comme il s'est installé au balcon,) je crois que la population n'est pas tout-à-fait prête pour le choc qui l'attend.

Exemple:

«A la 19ème minute, 15.600 spectateurs eurent tout le loisir de suivre des yeux le tracé d'un ultime paraphe de la Fatalité: le tir de J.C. Tremblay s'éleva de l'aile droite canadienne et après une trajectoire de trente-cinq mètres se ficha comme une flèche au cœur du but de Chicago sans que l'infortuné gardien ait pu esquisser autre chose qu'un geste dérisoire de défense. Certes tout était déjà accompli, le résultat acquis, les protagonistes pesés, jugés, condamnés, mais ce coup de grâce cruel et superflu prenait une signification qui dépassait l'événement. Ce n'était plus seulement d'un match de hockey qu'il s'agissait mais du drame éternel de l'homme finalement écrasé par le Destin, en dépit de son courage, de sa révolte. Et l'artifice de pure procédure qui prétendait refuser cette dernière sanction sous le prétexte d'un «hors jeu de position» ne changeait rien à l'essentiel: malgré la patinoire complice, la terre maternelle, la ferveur incantatoire des «Go, Chicago, Go!...», malgré la conviction, la force, voire la rage de vaincre des athlètes en maillot rouge et noir, LE VERDICT ETAIT RENDU. Il confirmait la condamnation des Chicagoens de la Ville des Vents et ramenait aux dimensions d'un vœu pieux cette fameuse foi qui soulève les montagnes.»

C'est tout de même un peu beaucoup, non?...

«l'ultime paraphe de la Fatalité» avec F majuscule?
«les protagonistes pesés, jugés, condamnés»?

«ce coup de grâce cruel et superflu»?

«le drame éternel de l'Homme finalement écrasé par le Destin»? «l'artifice de pure procédure?»

«la ferveur incantatoire» et «la foi qui soulève les montagnes» pour finir?...

Il va y avoir des gens pour dire que j'en remets! C'est sûr! Pourtant, dans tout ce qui précède, je n'ai changé, — (promis! juré! craché par terre!) —, je n'ai changé que: «19ème minute», «J.C. Tremblay», «canadienne», «Chicago», «hockey» (au lieu de football évidemment), «patinoire complice» (pour soleil complice) et «Go Chicago, Go!»

Pour le reste, majuscules comprises, je renvoie le lecteur au numéro 1218 de MIROIR DES SPORTS l'un des très bons hebdomadaires sportifs français, et au compte rendu d'un bon petit match de «foot» à la française entre St-Etienne et Bordeaux.

Alors si on leur laissait rédiger les compte-rendus de la Coupe Stanley aux Français, qu'est-ce qu'il encaisserait le public canadien dans les journaux du lendemain!

Si on se mettait à purger des mineures avec un vocabulaire comme ça, et la Fatalité et le Destin et la Foi qui soulève les montagnes, oh aie aie!...

Soyons honnêtes, tous les chroniqueurs français ne s'élèvent pas, TOUTES LES FOIS, à ce niveau-là. Mais tous EN SONT CAPABLES. Disons aussi qu'ils ne négligent jamais les bonnes expressions «dans le vent». C'est pas toujours féroce, mais ça sort son homme des bancs du primaire!

Exemples:

33 jours avant Grenoble. Grand titre: «Les jeux sont faits; rien ne va plus».

A l'occasion d'une partie de foot: «Le Buteur frappe toujours trois fois».

Rugby. Titre: «Guy Cambarero à l'heure du bilan».

Rugby (encore). Titre: «Il faut greffer le cœur de Spanghero sur le pack français».

Rugby (toujours) Titre et sous-titres:

«L'heure de la libération a sonné pour nos attaquants»

...«les intempéries de la renommée»

...«entre la guillotine et le pinacle»

...«une citation sur le front du tournoi»

Tennis. Titre:

«Il est minuit, Docteur Kramer».

Rugby (une dernière fois) avec un titre littérairement assez commun:

«Le XV de France et la Terre promise»

mais avec une de ces réminiscences, en plein milieu, qui vous rendent un article inoubliable:

LE XV DE FRANCE ET LA TERRE PROMISE

«Maintenant, du haut en bas de la pyramide du rugby français, il y a unanimité: personne ne sait exactement ce qu'il en est du mal et des remèdes qu'il faudrait apporter à ce grand corps affaibli,

(NOTE de l'auteur: la greffe du cœur de Spanghero a dû rater)... ce grand corps affaibli qu'est la formation commandée par Christian Carrère. On a l'impression en écoutant les uns et les autres, de revivre un acte de «Huis clos», le drame de Jean-Paul Sartre. Tout le monde parle. Personne n'entend. Les destins de tous sont confondus dans le néant. La complicité du silence est tombée comme une chape de plomb sur les tourments secrets d'une équipe...»

Ah! le grand secret! le voilà! Greffer les gloires littéraires solides sur la prose sportive! C'est vrai, à la fin! Livrés à ses seules ressources un chroniqueur sportif se sent souvent bien faible devant la grandeur des événements qui se déroulent sous ses yeux. La grande élégance littéraire des chroniqueurs canadiens, c'est généralement l'introduction de la formule «de dire»... Cela permet un renversement de la phrase qui ranime tout de même un paragraphe.

Exemples:

«Ce soir, ils ont été plus vites sur leurs patins», *de dire* l'instructeur des Canadiens.

«Nous avons été battus par une équipe en pleine ascension», *d'avouer* Punch Imlach à l'issue de la joute.

«Rogatien Vachon est un gardien de buts de ligue junior B», d'insinuer encore l'entraîneur des Maple Leafs.

C'est beau; c'est très beau! Ça vous fait rebondir une phrase; mais il aurait été si facile de greffer là-dessus, EN PLUS, une réminiscence littéraire de valeur incalculable!

Exemples:

«Ce Vachon, Maître Imlach, pourrait bien un jour être celui qui vous donnera le coup de pied de l'âne!» de dire le premier. Et d'un! (La Fontaine)

«Le plus Vachon des deux n'est pas celui qu'on pense», de renchérir le second! (La Fontaine) Et de deux!

«Apprenez Maître Imlach que tout ce qui est mineur n'est pas minable, et tout ce qui est minable n'est point mineur» (Molière) d'insister le troisième. Et v'lan!

Il ne me vient là que des exemples à la portée de tous, mais il faut voir les chroniqueurs français se servir de leurs auteurs. Corneille, Hugo, Verlaine, La Fontaine, Proust (beau-coup de Proust) et Sagan (encore plus de Sagan).

Il s'est élevé un débat, lors du dernier Tour de France sur la qualité des eaux minérales. Titre:

— «Donnez-leur tout de même à boire!»

Une belle légende sous une belle photo d'Isabelle Mir. Vous devinez?... «A quoi rêvent les jeunes filles»... Sur la photo, d'ailleurs, la jeune fille en fleur est en train de se taper la cloche avec une énorme tranche de jambon.

Autre légende, pour l'immortel J.-C. Killy, celle-ci:

«A l'ombre des jeunes gens en skieurs»!... Le regard du jeune homme en skieur (je ne sais pas si je devrais donner de tels détails) s'attarde sur un plateau où pivotent quelques-unes des spécialités les plus glorieuses de la fromagerie française et suisse.

Un autre chroniqueur propose en toute simplicité de rebaptiser les pentes de Chamrousse où s'illustra Killy: «Le Killy-mandjaro».

C'est merveilleux!

A Grenoble la championne roumaine de patinage artistique, Beatrice Hustin, avait amené sa fille. Titre: «Lorsque l'enfant paraît».

Erhard et Franz Keller, deux frères étaient dans la délégation autrichienne. Un journaliste malin les prit sur le même cliché. Titre? titre?... titre?... «Si ce n'est moi, c'est donc mon frère».

A Grenoble pendant quelques minutes on put penser que Killy avait raté son triplé. De belles jeunes filles versèrent alors des pleurs, mais le résultat officiel redonna la victoire au Français. Titre: «L'adieu aux larmes».

Titre pour un match entre Nice et Marseille:

«De la couleur avant toute chose».

Des esprits sceptiques, — il s'en trouve toujours —, hocheront la tête et diront que la littérature canadienne ne se prêterait pas à de telles audaces et de telles fleurs littéraires. Rien n'est moins sûr. On s'est demandé longtemps parmi les sportifs comment nommer en français le «Hall of Fame» de Toronto. Pourquoi ne pas emprunter à Anne Hébert «Le tombeau des Rois»?...

Autre exemple? «A la 19ème minute, Claude Provost part de sa propre ligne bleue, interceptant une passe imprécise de Mikita. Trois secondes plus tard, après quelques coups de patins admirablement croches, la rondelle se retrouve derrière le gardien de Chicago, pendant que la foule en délire hurle: «Le nez qui voque! Le nez qui voque!»...

Autre exemple: Le club Canadien se fait battre en finale par un club qui n'a atteint les éliminatoires que de justesse. Titre: «L'avalé des avalés.»

Exemple: «Nous pénétrons, à l'issue de la joute, dans le vestiaire du club vaincu. Un seul mot pour décrire la situation: «L'Océantume».

Pour titrer un article rétrospectif sur l'illustre Jacques Plante: «Le cabochon».

Pour les explications qui vont se dérouler cet été entre les administrateurs des Maple Leafs; «Le couteau sur la table».

Pour les malheurs actuels de Punch Imlach: «Pleure pas, Germaine». Pour la traversée du Lac St-Jean à la nage: «La chair de poule».

Et nos films canadiens, quel usage en ont-ils fait jusqu'à présent nos chroniqueurs sportifs canadiens!

Pour la victoire annuelle des Canadiens:

Titre: «La vie heureuse de Hector Toe Blake».

Autre titre: «Seul ou avec d'autres» pour un article commençant ainsi: «Pendant combien de temps encore Chicago préférera-t-il la gloire solitaire de Bobby Hull à un jeu d'équipe cohérent?...»

Au moment de la Coupe Grey:

«Le Tiger-Cat dans le sac».

Pour la traversée en canot du St-Laurent: «Entre la mer et l'eau douce».

Ça paraît drôle? Improbable pour le moins?... Non?...

Alors, voici un extrait authentique (cette fois) tiré d'un des plus grands hebdomadaires sportifs français: «Miroir Sprint», numéro 1129, 23 janvier 1968, c'est-à-dire le numéro crucial de présentation des Jeux olympiques de Grenoble: Grand titre:

**«LE HOCKEY SUR GLACE QUE VOUS ALLEZ
DECOUVRIR A GRENoble: UN JEU SI SIM-
PLE».**

Quelques mots d'introduction, puis le paragraphe suivant:

«N'intervenons pas dans ce débat trop peu important, et comme ce jury du Festival de Tours en 1966, laissons-nous séduire par ce sport dont le perpétuel va-et-vient des maillots bariolés sensibilisa si fortement, à tel point qu'il donna au court métrage canadien «Un jeu si simple», film à la gloire du hockey, le premier prix.»

Si bien qu'il a fallu, tout de même, que ce soit un Français qui prenne la peine d'aller voir ce film canadien, d'en retenir le titre, de se souvenir du premier prix de Tours, et qui s'en serve pour présenter le sport national canadien aux Jeux olympiques de Grenoble.»

Et là, — aussi bizarrement que soit rédigé ce paragraphe du magazine français, la réminiscence est parfaitement valable et, en tant que Canadien, on a presque l'impression, soudainement, de se laisser couper l'herbe sous le pied par un journaliste français.

Une chose qui risque de manquer pendant longtemps encore aux chroniqueurs canadiens, par contre, ce sont les grandes dates historiques. On ne s'est vraiment pas suffisamment battu au Canada. On ne le répétera jamais assez: le sport c'est l'antidote de la guerre, mais les grands souvenirs guerriers sont la substance même des bonnes chroniques sportives.

Exemple:

Villepreux, joueur de rugby, deux côtes brisées à la fin du match. Titre:

«Villepreux à la peine et à l'honneur» (comme l'étendard de Jeanne d'Arc, tout simplement.) Avec un nom comme «Villepreux» d'ailleurs, il est étonnant que le coup de clairon n'ait pas été même plus éclatant!

Je ne sais pas si j'ai déjà cité cette allusion à la fois historique et littéraire: après sa victoire d'Innsbruck, le skieur François Bonlieu n'est plus un simple vainqueur, c'est «le petit Prince d'Innsbruck».

Mais voici autre chose. Honoré Bonnet, père du ski français, surnommé: «le père La Victoire». Comme Clémenceau!

Après les vicissitudes du club de Rouen, un autre écrit: «Rouen, c'était Valmy! Etait-ce Waterloo?»

On imagine un peu Toe Blake disant aux reporters: «Hier soir c'était Vimy; demain soir Pachendale!»

Pour Jean Josselin, boxeur qui s'est remis à l'entraînement dans la région parisienne, c'est «la bataille de la Marne» qui se prépare.

«Grenoble, — écrit un autre —, a bien mérité du Baron de Coubertin», comme les soldats de la Révolution avaient bien mérité de la Patrie.

J.-C. Killy a réussi «le coup du 17 Brumaire».

Et pour clore cette belle série historique, durant un match entre Nice et la Corse, des enthousiastes corses agitent une banderole où l'on peut lire... devinez?... C'est ça! «L'Empereur vous regarde».

Cette fois, c'est complet. Ayant cité Charles de Gaulle à un bout et Napoléon à l'autre on devrait sans doute clore cette série de clichés éculés et cette fausse éducation qui fait regretter les mineures indécentes et rudimentaires de Jean Béliveau.

Pourtant, repartons dans l'autre sens maintenant. Repartons du même sommet couvert d'épithètes ridicules, (j'allais presque écrire «d'épinettes» ridicules!) pour redescendre l'autre versant, celui qui mène à ce qu'il y a de plus simple et de plus séduisant dans les hebdomadaires sportifs français. Oh nous retrouverons de Gaulle et les fastes de Grenoble à l'arrivée, mais sur un tout autre ton cette fois!

Repartons du haut, donc, et avec une jeune personne, — pas tout-à-fait une mineure, celle-là, mais presque —, qui nous est proche:

«On n'a pas fini de parler du Géant (slalom géant) Dames de Chamrousse. Jaillissant littéralement de son niveau habituel, Nancy Greene, la petite Canadienne, est montée dans le ciel comme une fusée de feu d'artifice et s'y est épanouie, radieuse, somptueuse, souveraine, saluée par son bon peuple du ski alpin. Ce petit oiseau qui en a vu de toutes les couleurs, a choisi la fête du ski pour se faire son 14 Juillet personnel. Pour prendre sa Bastille, n'en laisser debout que trois morceaux de créneau et s'installer sur le plus haut des trois. Pendant que nous y étions nous aurions pu aller la percher au sommet de la Colonne de Juillet: Nancy Greene en «Génie de la Bastille» quelle image et quel symbole aussi! Mais n'allons tout de même pas trop loin dans le dithyrambe, car, comme le dit l'un de nos parlementaires: «trop, c'est trop».

C'est un vrai morceau d'anthologie!

Mais voici maintenant plus simple et plus digne:

«Louison Bobet, le triple vainqueur du Tour de France —, n'a pas eu la chance (à Grenoble) d'assister à une victoire française. «Je me console en me disant que j'ai vu à l'œuvre une superchampionne», dit Louison. (Ils ont raté le *«de dire Louison»*!) A vrai dire, la supériorité de N. Greene sur ses rivales fut telle qu'on ne sentit dans la foule aucun regret. Seulement une admiration unanime... «Vous avez bien regardé sa frimousse, me dit une collègue. On dirait Mickey Rooney, version féminine». Nancy Greene a l'air evème. Quelque chose de pointu à la fois dans le nez et dans le regard. Sa voix, légèrement voilée après l'arrivée, à cause de l'effort qu'elle venait d'effectuer, dit-elle, est claire et assurée. J'ignore s'il est vrai qu'elle recherche dans le ski la consolation d'une réception amoureuse, il y a quelques années, mais cela ne suffit pas à expliquer ses succès.

Lorsque le temps de Nancy Greene apparut sur le tableau lumineux, un long murmure admirateur parcourut les rangs de ceux qui attendaient un exploit de Marielle, Florence, Isabelle et Annie. Et lorsque la Canadienne leva les bras en signe de victoire devant l'essaim des photographes, on sentit parmi les spectateurs un courant de vive sympathie pour cette jeune fille débordante de vitalité, qui avait envie d'embrasser tout le monde, qui criait son bonheur au monde rassemblé derrière des millions de postes de télévision. Nous aimons que ces bolides qui dévalent les pentes à toute vitesse redeviennent, leur course arrêtée, des êtres pleins de sensibilité. Nancy Greene, lorsqu'elle ne skie pas est pareille à toutes les jeunes filles du monde. Et quand elle skie il est peu d'hommes au monde capables de la suivre. Elle sait ce qu'il faut faire pour être tranquille quand elle en a envie.»

Cette citation est sans doute un peu longue, mais sa valeur tient justement dans sa tranquille et juste dignité. Pas de victoires militaires, pas de citation littéraire ou historique tirée par les cheveux. Pas de tambours et pas de fifres.

En voici une autre que j'aime pour une toute autre raison. Elle se lit en marge de cinq photos très simples prises au cours d'une partie de football:

«Sur un extraordinaire travail de Keita, balle au pied, Beretta a centré. Revelli au centre, entre Herbet et Lemerre, a repris la balle de la tête. Rose la dévie légèrement de la main. Remarquons à droite Fefeu qui suit l'action... et surtout la balle. Plus prompt que Rastoll, il peut la rabattre de l'intérieur du pied droit dans le but sedanais. Revelli lève les bras de joie. Rastoll a stoppé net sa course tandis que Rose ramasse la balle. Jacquet, Revelli, Keita se précipitent vers Fefeu pour le congratuler. Les Sedanais sont atterrés. Les bras leur en tombent.»

Et pour une description aussi précise et concise que celle-ci, il y en a vingt autres dans chaque hebdomadaire français. Nous sommes cette fois sur le bon versant de la prose sportive. Si cette revue n'était pas avant tout littéraire, on pourrait montrer aussi avec quelle patience et quelle réelle gravité les Français s'attachent à tout ce qui touche le sport amateur. Il se déroule en ce moment dans le monde du sport un débat d'une importance cruciale pour l'olympisme et la nouvelle définition du sport amateur, et nos journaux ne nous en donnent au Canada que des échos très affaiblis. Ce qui fait que le public canadien tout entier sera sans doute encore une fois en retard d'une guerre à la prochaine rencontre olympique. Et pourtant quiconque a essayé de comprendre comment les choses se déroulent à l'intérieur de l'un quelconque des sports amateurs au Canada (organisation générale, luttes intestines, rapports fédéraux, provinciaux, municipaux, recrutement, entraînement, sélection, etc...) et surtout en ce moment, à la veille des Jeux de Mexico!... se pose fatalement bon nombre de questions.

A l'intention de ces quelques fervents, j'ajoute donc encore les quelques paragraphes qui suivent. Sous la plume de Marcel Hansenne (*Le Miroir des Sports*, No. 1227)

«Je doute énormément de la noblesse des sentiments, qui, paraît-il, présidèrent à l'adoption des règles de l'amateurisme. Elles furent surtout dictées par la volonté des représentants de l'aristocratie britannique sportive de la fin du siècle dernier, désireux de ne pas voir se mêler à leurs jeux les mineurs gallois, dont la fréquentation ne leur semblait pas souhaitable. L'amateurisme fut surtout au départ une affaire de discrimination sociale dont on peut regretter aujourd'hui qu'elle ne figure pas à l'article numéro un de la Charte olympique, au même titre que les autres discriminations: raciale, politique, religieuse...

...Mais aussi étrange que cela puisse paraître, le Comité international olympique se moque bien des Comités olympiques nationaux dont il est n'est pas l'émanation. Ses membres sont en effet cooptés, la plupart appartenant à l'origine à ce qu'on appelait naguère «l'aristocratie» ce qui suffisait amplement pour prétendre diriger le mouvement olympique...

...Vivant en vase clos, entièrement séparé du sport amateur qu'il prétend contrôler, le Comité international olympique, en fait, ne représente plus que lui-même. C'est la raison majeure de sa grande légèreté. On s'y prend surtout au sérieux faute de prendre le sport au sérieux. Les élections constituent l'un des moteurs essentiels des décisions. Tu me donnes ta voix et celles de ton groupe et je t'accorde mon appui. C'est le jeu de la démocratie au sein de l'aristocratie. Il n'est pas toujours très beau à voir.»

Je ne sais pas s'il y a beaucoup de sportifs canadiens et, plus précisément (oui, il faut insister!) de sportifs canadiens français qui se rendent compte en ce moment à quel point ces paragraphes les concernent. Mais nous sommes très loin ici, de toute littérature.

J'avais promis de redescendre en plaine et d'y retrouver en toute simplicité le «fond des choses». Il semble bien qu'il n'y ait pas en France que le Chef de l'Etat qui puisse y atteindre, puisqu'au soir de l'ouverture des Jeux de Grenoble, —

ouverture dominée toute entière par la grande silhoutte que l'on sait —, un fervent du sport écrivit tout de même, le sourire aux lèvres et l'âme en paix :

...«Au soir de la cérémonie d'ouverture, nous étions quelques-uns à partager le sentiment d'avoir assisté à un spectacle démesurément gonflé et sans âme. Quelque chose comme une monstrueuse mayonnaise dans laquelle seraient entrés plus d'ingrédients qu'il n'était nécessaire, qu'on aurait remuée avec application, qui aurait tenu mollement sans prendre franchement et finalement nous serait restée sur l'estomac.

Peu de temps avant l'évacuation de l'enceinte un micro annonça qu'un petit garçon perdu réclamait ses parents.

Nous étions rendus à l'humain.»

Du Génie de la Bastille à cette mayonnaise qui prend mal, c'est vraiment toute une page de la littérature française.

JACQUES BOBET